

Voyage aux pays canadiens-français

VINCENT LAMBERT, *L'âge de l'irréalité. Solitude et empaysagement au Canada français, 1860-1930*, Montréal, Nota Bene, 2018, 444 pages

François Rioux

Volume 13, numéro 3, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, F. (2019). Compte rendu de [Voyage aux pays canadiens-français / VINCENT LAMBERT, *L'âge de l'irréalité. Solitude et empaysagement au Canada français, 1860-1930*, Montréal, Nota Bene, 2018, 444 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(3), 20–21.



Prendre le large

Voyage aux pays canadiens-français

François Rioux

Professeur de littérature, collège Montmorency

VINCENT LAMBERT
**L'ÂGE DE L'IRRÉALITÉ.
SOLITUDE ET
EMPAYSAGEMENT AU
CANADA FRANÇAIS,
1860-1930**
Montréal, Nota Bene, 2018,
444 pages

Au début de l'année, j'ai vu sur Facebook des littéraires qui, n'ayant sans doute rien à lire, s'indignaient des propos de Marie Kondo : selon la «gou-rou» de l'organisation domestique, on ne devrait garder dans sa maison que les livres qui suscitent de la joie, idéalement moins de trente. Si elle veut. Pour ma part, je compte bien me fabriquer de nouvelles bibliothèques en pin pour y ranger les livres qui sans arrêt entrent chez moi, y compris cet *Âge de l'irréalité* de Vincent Lambert, dont le sous-titre, *Solitude et empaysagement au Canada français, 1860-1930*, à lui seul lui mériterait la poubelle de Kondo, car qui veut garder moins de trente livres n'a cure de conserver la mémoire, pris dans un éternel présent bien propre, bien organisé.

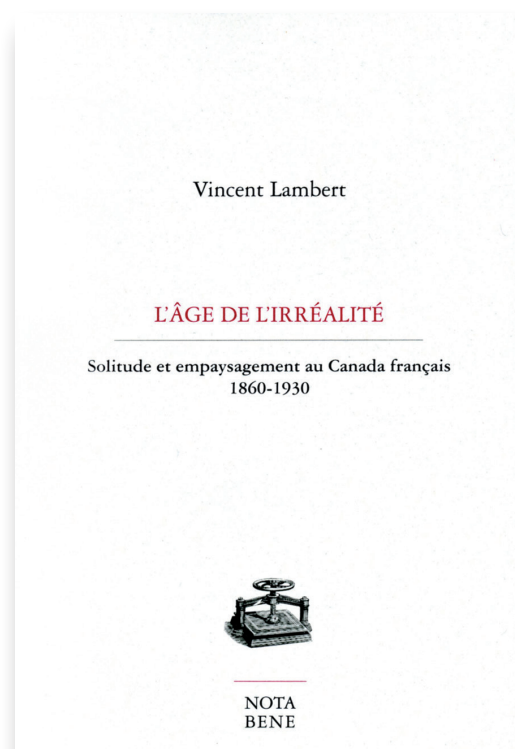
Le corpus que couvre l'étude de Lambert n'est pas le mieux connu, et on a tendance à vouloir le ranger bien loin, dans de vieilles boîtes affaissées et humides, tant la littérature de cette époque ne semble fleurir que l'enflure patriotique et le fumier idéalisé, avec des poètes détachés de la vie et passésistes, quand ils ne sont pas tout simplement poches. Pourquoi y retourner ? Parce que rien n'est jamais si simple, et que c'est, après tout cela, le travail des critiques et historiens de la littérature : relire, réinterpréter, voir s'il faut nuancer. Entre «la voie messianique et la voie descriptive, le pays commémoré et l'actualité des paysages» (p. 383), Lambert est plus sympathique à la seconde, mais «derrière la contradiction apparente de ces voies [...] il faut être prêt à imaginer leur collaboration souterraine» (p. 383).

Ce qui fut à l'origine une thèse de doctorat s'avère une lecture plaisante. L'auteur a fait ses devoirs : analyses fines et rigoureuses, structure claire, bibliographie conséquente, joyeuse érudition ; or il écrit dans un style certes précis, mais également riche, imagé et personnel. Car si on prend un parti pris pour une poésie incarnée, autant faire de même dans sa propre écriture. Le livre s'ouvre d'ailleurs sur la

visite d'une librairie improbable, dans le troisième rang de Saint-Malachie. Dans ce qui ressemble à un cabanon s'entassent des milliers de vieux livres. Certains imprimés – almanachs, missels, manuels scolaires d'un autre temps – sont laissés dehors, sous la neige, ils retournent lentement à la nature, «à la dompe universelle» (p. 10), et ce n'est pas la faute à Marie Kondo. En fait, cela rassure le narrateur, ce passé, c'est «comme s'il avait trouvé un berceau pour sa désuétude, comme s'il pouvait être sûr d'être toujours en circulation» (p. 10). Peut-il retrouver «le chemin boueux du vivant», cet âge de l'irréalité ? À en croire les mononcles, les écrivains seraient les pires pelleteurs de nuages, et de toute façon, à en croire Jules Fournier, au seuil du vingtième siècle la littérature canadienne-française n'existe pas, ce n'est encore qu'un rêve (je cite de mémoire) – cette littérature elle-même serait irréelle. Et pourtant. Lambert cherchera chez les poètes de cette époque «un certain "sens du réel"» (p. 12), expression qu'il emprunte à Alfred DesRochers. Lambert ne s'engage pas à définir le réel, entreprise qui peut bien sans doute faire l'objet d'une thèse ou deux.

Vive les Exotiques, fuck les Régionalistes ? Non. Évidemment, la réception de la vieille poésie canadienne-française n'est pas si unanime : tandis que Ferron crache dessus, Miron l'assume, ce qui est cohérent avec sa volonté de rendre compte de tout le noir des ancêtres.

Le premier chapitre fait d'abord le tour des écrivains et des critiques qui, depuis les années 50, se sont penchés sur ces poètes «anciens» : le constat est désolant : ça sonne faux, il n'y en a rien à tirer, voilà ce qu'il ne faut pas faire. (Le Canada anglais s'est dit à peu près la même chose, rassurez-vous.) À travers cela s'élève la figure de «l'Aîné tragique», ce poète trop en avance sur son temps parmi la «foule méchante» qui ne comprend rien : Nelligan en constitue l'exemple par excellence. Ce qui finit par créer une vision «progressiste» de la littérature (malgré les obstacles, elle évolue !) et de réduire «la valeur d'une œuvre à sa portée transgressive» (p. 68). Vive les Exotiques, fuck les Régionalistes ? Non. Évidemment, la réception de la vieille poésie canadienne-française n'est pas si unanime : tandis que Ferron crache dessus, Miron l'assume, ce qui est cohérent avec sa volonté de rendre compte de tout le noir des ancêtres. Souvent



la critique a eu tendance à se désintéresser des textes pour réduire les poètes à des emblèmes, prisonniers de leur solitude, symboles de l'aliénation collective. Et si on les lisait : «Mon étonnement, écrit Lambert, fut de trouver ces poètes plus paisibles que je ne le croyais. Ils n'étaient pas si différents des romantiques du monde entier, et capables à la fois d'humour et de gravité, de candeur et de lucidité» (p. 89). Et peut-être même de joie.

Éventuellement – l'auteur lui-même reconnaît la longueur de son préambule –, on en arrivera aux œuvres. Le second chapitre couvre la période allant de 1860 à la fin du siècle. Les poètes de l'époque n'ont d'autre tradition que la française, et pourtant, ça ne suffit pas. Si on ne se fie qu'aux livres, les mots qu'on y puisera pour peindre la nature font référence à des réalités d'Europe et non à celles d'ici. D'où la nécessité d'aller à la rencontre des paysages. On s'attarde à ceux peints par Alfred Garneau, qui réussit mieux que ses contemporains parce qu'au lieu de vouloir rendre l'immensité il s'attarde à des détails et rend ainsi ses tableaux plus vivants et habités, et qui ne sont pas sans profondeur. On consacre aussi quelques pages au cas d'un autre mal connu, Eudore Évanturel¹, et à l'inévitable Nelligan.

Les trois chapitres suivants effectuent l'analyse approfondie d'une œuvre (Albert Lozeau, puis Jean-Aubert Loranger et enfin Alfred DesRochers) et, pour chacune, des rapports entre les mondes intérieur et extérieur. Confiné à sa chambre, Lozeau observe par la fenêtre. Lambert, qui a le sens de

¹ D'ailleurs, cet automne devrait paraître un collectif, dirigé par le même Vincent Lambert, sur l'œuvre d'Évanturel (pour tout dire : j'y signe un texte), chez Nota Bene, qui vient de rééditer sa poésie : tout cela pour souligner le centenaire de la mort du poète.

suite de la page 20

la formule, dit de lui: «À l'opposé du bon vieux civilisateur, du conquérant, du grand chantre, Lozeau ressemble davantage à une plante» (p. 203). C'est drôle, ça surprend; c'est néanmoins juste. Pour Loranger c'est autre chose: «Le paysage l'intéresse moins, tout compte fait, que son apparition» (p. 246). Autrement dit, chez lui c'est plutôt la prise de conscience qui change tout. Et il cherchera à provoquer le même effet chez ses lecteurs par des images étonnantes, mais efficaces, par une «gaucherie étudiée» (p. 266), etc. Un chapitre plus long est consacré à DesRochers et «ses grands espaces blancs», aux contradictions dans sa pensée et sa poésie que Lambert tentera de résoudre: «C'est peut-être le meilleur compromis qu'on peut trouver aux contradictions de cette œuvre que de voir dans la contradiction son principe de création» (p. 380). On peut aussi lui savoir gré de ne pas avoir, dans toute sa véhémence, aplani les contradictions, dont nous sommes tous pétris (ou je me trompe?).

Spécialistes et profs y trouveront leur compte: on en apprend beaucoup, ça se lit bien, ça remet en question certains aspects du récit collectif. Une bonne frange de la poésie actuelle colle au plus près du réel, ce qui n'est pas un mal, peut-être redécouvrira-t-elle

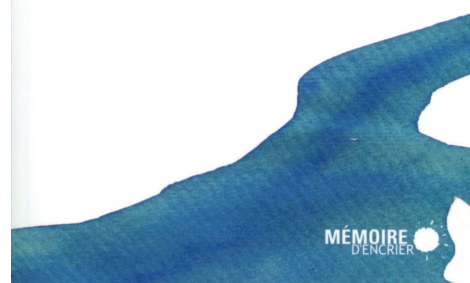
de vieux nouveaux modèles. Enfin, cela peut donner à réfléchir à comment être au monde, comment voir et habiter le paysage, quel qu'il soit. Car il faut bien retourner au vaste monde, à son chaos débordant contre lequel un logis parfaitement organisé n'est jamais qu'une digue de carton, mais sur lequel un livre peut s'ouvrir comme une fenêtre. ♦

Prendre le large



SAINT-LAURENT MON AMOUR

MONIQUE DURAND



MONIQUE DURAND SAINT-LAURENT MON AMOUR

Montréal, Mémoire d'encrier, 2017,
160 pages

Les lecteurs du *Devoir* ont déjà eu l'occasion d'apprécier le talent et la passion de Monique Durand dans d'extraordinaires reportages sur ses périples dans les recoins les moins bien connus du territoire québécois. Ceux-là seront comblés, voire emportés par cette déclaration d'amour au fleuve, à tout ce qu'il représente de notre histoire, de ce que nous sommes. Les autres découvriront ici un ouvrage essentiel. Rarement nous aura-t-il été donné de voir exploré et incarné avec une telle sensibilité ce que le sentiment d'appartenance peut signifier.

Monique Durand a fait de ce parcours le long du Saint-Laurent un véritable pèlerinage. Par l'intensité de l'attachement, par l'acuité du regard, par l'amour des gens et la capacité qu'elle a d'en décoder les traces partout dans le paysage, l'auteure est vraiment parvenue à proposer un parcours initiatique. À la fois reportage et chronique de voyage, journal d'exploration et quête intime, ce petit livre est une réussite totale et un témoignage aussi singulier qu'essentiel. Y résonnent l'écho du *Saint-Élias* de Jacques Ferron et la ferveur de l'*Ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe. La prose est forte et dépouillée: nul besoin de descriptions emphatiques, le paysage impose des images que le regard émerveillé traduit avec une éloquence retenue. Monique Durand sait se faire modeste devant la démesure non seulement du paysage, mais aussi des rêves qu'il a nourris chez ceux et celles qu'elle nous fait découvrir et qui s'en sont fait un destin.

Cheminaut tantôt par la rive sud, tantôt par la rive nord, naviguant dans l'histoire pour mieux nous faire voir un présent immensément chargé, le récit donne à voir, à sentir et à rêver ce qui se partage tout au long du grand chemin d'eau. Le paysage y est un certes un personnage, mais c'est d'abord un complice qui permet d'accéder à une intimité des êtres qui le peuple. Donnant à lire l'émouvant journal de ces deux frères de la Basse-Côte morts au terme d'un long hiver de misère parce que la trappe où ils sont allés en ultime recours n'a rien donné, Monique Durand réussit à faire sentir aussi bien la détresse que le courage des gens qui ont fait leur bout de pays. Elle donne à rencontrer des types humains qu'elle invite de façon convaincante à voir comme autant d'archétypes d'une humanité propre aux peuples du Saint-Laurent. On partage son regard fasciné et sympathique pour une vieille Innue aperçue sur le Bella Desgagnés, on ressent bien le mystère des îles, qu'il

s'agisse de la fascinante Anticosti ou de l'émouvante Ile aux Perroquets. À de Gros-Morne, à Longue Pointe de Mingan, à Gaspé ou La Romaine, c'est l'humanité qu'elle met en valeur dans l'immensité du territoire, c'est ce qu'elle porte qu'elle fait voir, mais le plus souvent deviner de l'intériorité de ceux et celles qui y habitent, s'y sont usés la vie ou saoulés de rêve et de liberté.

Cette déclaration d'amour au Saint-Laurent est un livre qu'il faut avoir lu au moins une fois. Pour se connaître et se découvrir dans une appartenance que plusieurs vont éprouver avant même d'avoir fréquenté les contrées qu'embrasse le regard de Monique Durand. C'est une lecture qui devrait être proposée en particulier à tous les jeunes qui veulent connaître le monde, mais également à tous ceux et celles qui veulent faire l'expérience sensible de ce que signifie être de quelque part. Nous sommes du fleuve. De mémoire et d'aventure.

Robert Laplante
Directeur des Cahiers de lecture

